



LA FILLE DE MARS

ENTRETIEN AVEC JEAN-FRANÇOIS MATIGNON

Comment s'est faite la rencontre avec le texte de Kleist ?

Jean-François Matignon : C'est une rencontre qui s'est faite de longue date. *Penthésilée* faisait partie des textes que nous avons prévu de monter depuis longtemps avec la compagnie. Mais il a fallu en passer par des détours avant de se confronter à l'intensité de ce qui est exigé au plateau. Si l'on s'intéresse par exemple à *La Petite Catherine de Heilbronn* de Heinrich von Kleist, il est intéressant de constater que Penthésilée et Catherine incarnent à elles deux l'histoire de Janus : les faces opposées d'une même idée. La première est dans l'exubérance, l'intensité, la frénésie absolue. La seconde dans un choix radical de retrait du monde. Ces femmes se situent à des extrêmes. Un autre aspect de ma rencontre avec Kleist, c'est son rapport à la mort. Il fait partie de ces destins qui meurent jeunes (34 ans). La puissance de sa jeunesse, malgré une vie tourmentée et malheureuse en amour, le rapproche de Penthésilée. Elle non plus ne pouvait vieillir. C'est inscrit en elle : c'est une femme qui brûle. La brièveté de ces vies et l'intensité de la jeunesse ne sont pas les thèmes de la pièce, mais en sont les matériaux. Ils sont comme les soubassements nécessaires à la structure de l'histoire.

Pourriez-vous nous décrire Penthésilée ? Incarne-t-elle une figure moderne de la féminité ?

Elle est moderne dans le sens où c'est une jeune femme écartelée entre sa passion pour Achille et la règle qui la façonne. Rappelons qu'elle est reine des Amazones, qu'elle a grandi dans une communauté sans hommes. Pour Penthésilée, Achille est une véritable déflagration nucléaire. Kleist nous la décrit rougissante des cheveux aux seins. Cet homme la transperce d'émotion sur le champ de bataille et elle est comme « inondée ». Pourtant, elle doit l'affronter pour faire respecter la loi de son peuple, cette même loi qui impose aux Amazones de s'accoupler à un prisonnier de guerre et qui permet alors à Penthésilée de choisir Achille. Elle décide d'aller jusqu'au bout avec lui et le tue. Achille quant à lui était prêt à se rendre, par amour pour elle. Penthésilée est cette femme qui refuse l'endroit de la négociation. Elle est terrifiante et bouleversante. Et ce bouleversement qui nous raconte toujours quelque chose nous permet également de nous éloigner de toutes conclusions psychanalytiques concernant le profil de cette femme. Elle est une grande figure romantique, une mémoire de la tragédie, une révolte. Sa passion est remise en cause face au groupe. Elle tente comme elle peut d'y faire face. Mais l'intensité de cette histoire place la rencontre d'Achille et de Penthésilée dans le cadre de la radicalité.

Comment traduire ce champ de bataille au plateau ?

Le champ de bataille, tel qu'il est écrit par Kleist, est un paysage. Sur scène, il est le lieu du vestige. Le témoignage de la catastrophe. « Ici », quelque chose a eu lieu, quelque chose s'est passé. Nous sommes dans l'espace de la brutalité, de l'affrontement entre Achille et Penthésilée. Le sol sera métallique, l'espace aride, sec. Le soleil et la lumière ont une place très importante dans ce texte. La lumière qui aveugle, le soleil qui expose. Je m'aperçois que j'en reviens souvent à la guerre. C'est un paysage au sein duquel nos histoires fleurissent. Elle nous permet de raconter le sel des relations humaines. La guerre est aussi le portrait en creux de cette jeune femme qui est toujours en état maximal d'intensité. Elle n'arrive pas à canaliser la révolte qui l'anime. Il me semble que sa violence est l'expression d'un immense sentiment d'injustice intime. Elle ne réussit pas à aller à l'endroit de l'accomplissement. Achille face à elle fait plus figure de chair à canon. Il est l'objet d'un fantasme, d'une passion, et le champ de bataille est le lieu de l'apparition.

Comment s'est faite l'adaptation de la pièce de Kleist ?

Je voulais raconter une histoire d'amour à un degré d'exigence et d'intensité qui soit comme une déflagration. Ma nécessité première était de faire entendre la langue poétique de Kleist et la radicalité de cette rencontre. Nous avons sélectionné un certain nombre de fragments du texte, en restant évasifs sur les propos relatant le siège de Troie. Ainsi, lorsque la pièce commence, la guerre a déjà eu lieu. Une femme arrive et raconte l'histoire des Amazones. Elle met en branle un processus de réactivation du plateau. Pour que l'histoire advienne à nouveau, il nous faut la puissance de sa parole. Et la force de son récit qui est une croyance permet à l'histoire de renaître. Une de nos hypothèses de travail a été de faire venir au plateau deux Penthésilées : la voix du récit, traversée par des réminiscences « d'avant la catastrophe », et celle qui revit intensément sa rencontre avec Achille. Raconter l'histoire

de cette manière nous a alors permis de prélever d'intenses moments du texte, sa moelle poétique. C'est aussi pour cela que je suis resté fidèle à la traduction de Gracq. Outre mon premier éblouissement à la lecture de cette version, il me semble qu'il apporte à l'écriture de Kleist une sorte de densité romanesque. Nous sommes dans de la prose et affirmons que la puissance du récit permet de rassembler. Et de faire revivre l'amour.

Il y a une sorte de récurrence visuelle dans vos mises en scène : l'utilisation que vous faites de la tapisserie sur les murs. Nous avons pu le voir dans *Ronde de nuit*, et la retrouvons dans *Penthésilée*. Que raconte cette tapisserie ?

C'est vrai. Dans *Ronde de Nuit*, elle devenait même un palimpseste: il n'y avait pas qu'une seule couche de tapisserie, mais plusieurs, qui faisaient comme des lambeaux, des lambeaux d'histoires. Souvent, il y a cette question de l'épaisseur des choses et des traces qu'elles laissent. Ici, les murs portent les traces de l'Histoire. Elles sont sanglantes, des peintures du champ de bataille. Nous pouvons ressentir en écho à ces murs le fracas qui anime la tête de Penthésilée, insupportable. Ils délimitent aussi un univers extérieur dans lequel on retrouve des traces d'intérieur. Un intérieur qui porte les traces d'une histoire tournant autour du rouge.

Concernant l'espace de *La Fille de Mars*, comment l'envisagez-vous ?

Je souhaitais deux espaces qui se font écho. D'un côté, nous retrouvons celui de Penthésilée, l'espace d'une femme, son portrait. De l'autre, celui au sein duquel l'histoire existe. Il s'agira à la fois de l'exploration d'une tempête sous un crâne et d'une investigation dans des espaces ouverts. Nous traitons de l'universel en partant de l'intime de cette femme. Ce que nous questionnons, c'est un désir de révolte poétique qui ne peut connaître de concrétisation véritable. Désirer quelque chose d'inaccessible installe le protagoniste à un endroit d'exigence, qui, s'il ne peut s'affirmer dans la réalité, permet de se positionner existentiellement face à la brutalité du monde. Au plateau, l'espace s'articule en deux parties distinctes: d'un côté celui des Amazones (qui est chaotique, lieu du vestige et de la luxuriance de la nature). Il est celui du mystère et de la féminité. Kleist parle dans la pièce de la fête des roses; c'est le moment où les Amazones s'accouplent avec leurs prisonniers. On retrouvera des traces de cette bacchanale, qui n'en est pas une à proprement parler. De l'autre, l'espace de la guerre, qui est aussi le lieu de la rencontre entre Achille et Penthésilée. Une chose que je souhaitais absolument traiter est le thème du malentendu. Lorsque Penthésilée se réveille de l'un de ses évanouissements, elle pense avoir vaincu Achille, ce qui lui laisserait la vie sauve. Mais il n'en est rien. Elle doit alors l'affronter, jusqu'à l'anéantir pour respecter la loi de son peuple. Elle se trouve à cheval entre ces deux espaces, c'est là que sa force vacille.

À la vue des auteurs que vous portez habituellement au plateau, le texte de Kleist intègre-t-il la continuité d'un cycle ou bien se place-t-il ailleurs ? À part ?

Il entraînera sûrement un ailleurs. Mais c'est un ailleurs encore étranger. Cela faisait longtemps que je n'avais pas pris en charge un texte théâtral. J'ai voulu aller à la rencontre d'une langue forte qui soit le déclencheur d'un spectacle. Face au fracas dans lequel nous nous trouvons en ce moment, j'ai eu envie de faire entendre autre chose. D'ailleurs, le premier mot de la pièce sera: «écoutez». C'est une façon de dire qu'il est important de parler d'art et de culture, que ce n'est pas dérisoire «d'écouter» des histoires d'amour. Je reste persuadé que les domaines du sensible et de la poésie peuvent transformer le monde. Même si cela s'accomplit dans un comportement excessif. Finalement, dire: «Je t'aime, je te dévore» nous renvoie au fondement des pulsions humaines. Penthésilée, en dévorant Achille, l'incorpore, l'assimile et garde en elle le fruit de sa passion et l'objet de sa frustration. C'est un acte d'amour démesuré, primitif.

Propos recueillis par Marion Guilloux



6 AU 26 JUILLET 2017

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA17